

Le Roman de Charlotte Corday

Pourquoi Marat devait mourir

HÉLÈNE MAURICE-KERYMER

éditions du
ROCHER

VLADIMIR FÉDOROVSKI

présente *Le roman des grands destins*

LE ROMAN DE CHARLOTTE CORDAY

Pourquoi Marat devait mourir

HÉLÈNE MAURICE-KERYMER

LE ROMAN DE CHARLOTTE CORDAY

Pourquoi Marat devait mourir

roman

 éditions du
ROCHER

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

lui offrir en souvenir de son illustre mari, mort à 37 ans, éternellement jeune et flamboyant à ses yeux, et dont la plus grande gloire fut de servir l'héritier de la Couronne de France.

Cette arrière-grand-mère, que je n'ai pas connue – elle est morte trois ans avant ma naissance –, n'avait-elle pas bercé son petit-fils d'illusions et de rêves improbables ?

Au manoir du Mesnil-Imbert, où l'aïeule finissait paisiblement sa vie, elle avait, à force de souvenirs pittoresques, enflammé l'imagination de ce garçon volontiers hâbleur, en lui laissant accroire que les guerres étaient belles et faciles. Pour avoir connu les temps où Louis le Grand dictait sa loi à l'Europe, rien n'égalait alors les grandeurs passées qu'elle contait au petit-fils. La vieille Françoise de Farcy décréta qu'ainsi coiffé du couvre-chef de son grand-père auquel il ressemblait tant, mon père triompherait dans les armées du roi, perpétuant la tradition familiale de servir le Dauphin et de triompher pour lui.

Vestige d'un temps achevé, son vêtement disait l'optimisme et l'inconscience réunis des projets de mon père. Ce dernier avait, je l'ai su plus tard, dépensé dans ce costume antique l'unique et bien maigre pécule que lui avaient remis ses parents. « Il me fallait en imposer », disait-il pour s'en expliquer. Devant son père, ancien lieutenant au régiment de La Fère-Infanterie, il affichait une assurance de seigneur. Il s'admirait. Et chacun, enhardi par tant de fierté, confirmait qu'il possédait toutes les qualités pour faire un excellent officier du roi.

Mon père se plaisait tant dans ce personnage et croyait si fort dans un destin exceptionnel qu'il passa commande d'un petit tableau auprès d'un peintre de la région. Il souhaitait un portrait de lui, en grand uniforme, prometteur de succès rapides. Cette huile fut faite avant son départ pour l'armée, telle une projection heureuse de la carrière qui s'ouvrait devant lui. Le

tableau existe encore au manoir de Cauvigny. Il est accroché dans ce qui fut sa chambre et me sert maintenant de refuge lorsque je rends visite à mes grands-parents.

Mon père donna des indications précises à l'artiste. La peinture le montre, jeune officier fougueux, au centre d'une armée bien ordonnée. Il caracole sur un cheval blanc – le sien était un robuste cob à la robe brune acheté à grand-peine. Au sommet d'une colline, on découvre la plaine où doit s'engager une bataille imminente. Tout y est tellement parfait que l'on ne peut imaginer un instant le moindre combat. Il eût provoqué là un indésirable désordre !

Beaucoup plus tard, mon père dédaigna le tableau. Il lui rappelait un mauvais rêve, né d'une ambition démesurée, nourrie d'une idée supérieure de lui-même et de ses valeurs guerrières. Ce tableau disait si bien ses vœux les plus chers et ses regrets. Il lui fournit pour longtemps l'image d'une illusion déçue et profondément douloureuse.

Il avait 17 ans quand il rejoignit sa première garnison.

« Pauvre père, pensais-je. Il croisait avec élégance le fer et conduisait avec panache son cheval, j'en témoigne. Il pensait sans doute que cela suffirait à impressionner l'ennemi, à se faire remarquer. Soldat de parade, il était simplement jeune, ambitieux, naïf. »

« Avec l'aide de Dieu, l'appui de quelques grands, un bon pécule, j'aurais pu, à mon tour, acheter un régiment », ressassait-il, rancunier.

Plusieurs de ses compagnons, moins doués et déterminés que lui, ne possédaient-ils pas de prestigieux régiments ? Mon grand-père le regardait alors impassible. Faute de protecteur et de crédit, il n'avait pu lui obtenir de titre de lieutenant, pas même une simple sous-lieutenance.

Comment cet homme au tempérament sanguin et emporté a-

t-il fait pour supporter cela ? Il n'a connu que des casernements éloignés des champs de bataille. Enseigne à 20 ans à la Fère-Infanterie, il dut attendre six ans pour être nommé lieutenant dans la compagnie de Villeneuve. Six ans, à servir pour un grade sans éclat et sans commandement. Désabusé, mon père suivit son unité à Collioure, puis à Montlouis. Il échoua finalement à Perpignan, où son régiment prit ses quartiers, à l'ombre des remparts de l'ancienne capitale du royaume de Majorque. Les manœuvres routinières sur la place d'armes lui ont tenu lieu de hauts faits. D'ennemis, il n'en a point rencontré. L'avait-il un instant imaginé ?

Comme d'autres avant lui, il donna le change aux habitants venus en famille se distraire en admirant les défilés militaires et dont les jeunes filles, avec des airs effrontés, la lèvre pulpeuse et le buste frémissant, lançaient à travers leurs longs cils noirs des regards de feu propres aux femmes du Sud. Pour elles, il triompha à la parade, caracola sur son cheval, cria plus haut que ses chefs, pointant plus violemment son sabre qu'il n'était besoin. Il joua au soldat, fut toujours le héros de quelque querelle, tint tête dans les tavernes, disputa quelques chopines, rêva sans doute beaucoup d'en découdre. Il rêva sans autre issue pourtant que de se soumettre à la réalité des faits.

Ailleurs, pourtant, les guerres se poursuivaient. Stupides et meurtrières, elles avaient achevé d'entraîner le pays au bord de la ruine.

Les caisses du royaume étaient au plus bas, les marchands de rêves et les financiers au plus haut. On parlait de banqueroutes. Mon grand-père jugeait que les efforts de l'abbé Terray, conseiller avisé du roi, ne pouvaient rien contre l'irresponsabilité des puissants.

Juillet 1768, je venais de naître. La reine Marie Leszczyńska s'était éteinte à peine un mois plus tôt. Ma mère, le ventre

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

avec indifférence et pragmatisme la règle du mariage de raison.

CHAPITRE 6

UN MONDE CHANGEANT

« Espérez tout du ciel : il a trop de justice... »

(*Le Cid*, acte I, scène 3)

Je ne sais pas grand-chose de ce mariage. Sans doute mon père a-t-il marché la tête haute en franchissant le porche de l'église du Mesnil-Imbert, avant de se diriger vers l'autel. Pour une fois, poudré, chaussé, frisé et bien vêtu, a-t-il consenti au moment de s'engager, à regarder ma mère droit dans les yeux. En y prenant soin, il a pu choisir de fixer l'œil ouvert et de s'épargner ainsi le regard borgne, flottant sous la paupière affaissée. Peut-être, mais je le crois plus volontiers enclin à essayer de distinguer dans les murmures de l'église de possibles moqueries. Ce garçon si fier, condamné à épouser la moins jolie et la plus âgée de ses conquêtes...

Fut-il heureux de ce jour ? Je l'ignore. S'est-il seulement acquitté d'un devoir incontournable. Je le pense. Le curé, assisté de son vicaire, a dit la messe, uni mon père à ma mère. Sur les bancs, la famille de Corday a mêlé ses prières à celles des Gautier des Authieux. Ils ont entonné ensemble les chants de Sébastien de Brossard, le musicien érudit, enfant du pays, dont la musique se joue toujours à la cour. *Beati immaculati in via, qui ambulat in lege Domini...* (« Heureux ceux qui sont toujours dans l'innocence et qui marchent fidèlement dans la loi du Seigneur »).

Quelles furent les pensées de ma mère ? Son regard s'est-il

perdu dans la contemplation de la peinture qui orne le retable et représente la Descente de Croix, à moins que son œil ému n'ait puisé dans la statue de saint Martin la force de surmonter l'émotion qui la submerge ? Elle est mariée. Son rêve le plus cher est exaucé. Les vitraux lui renvoient une lueur oblique qui agace son œil valide. Elle se retient de fermer les deux yeux, comme je l'ai si souvent vue faire lorsque l'angoisse la gagne.

La campagne en ce matin de février 1764 était glacée. Les mariés ne s'attardèrent pas. Au milieu des familles réunies, serrées dans la lourde carriole, ils remontèrent le chemin boueux qui conduit au manoir du Mesnil-Imbert. Sur la route, ils croisent les silhouettes trapues des ramasseuses de bois, quittant la forêt, le dos courbé sous le poids des fagots immenses qui les recouvrent presque entièrement. Des enfants en guenilles mendient au passage de la noce. Ils savent qu'en cette journée particulière, on leur jettera quelques pièces.

À peu de distance, en contrebas, coule la Monne. Gonflée des eaux des pluies incessantes d'un hiver rigoureux, la rivière inonde les champs alentour. Entre les haies et les rangs de peupliers dénudés, on aperçoit ses rives humides que hantent des corbeaux noirs affamés.

Le convoi traversa encore quelques hameaux solitaires, dépassa les Vignons, la Ferme des Bois, celle des Platis, dont les fumées formaient une brume grise et frileuse, tendue au-dessus des toits. Le ciel chargé de nuages est bas et crayeux. Il fait dire aux paysans que l'hiver est loin d'être fini. La preuve, une neige tardive est tombée en abondance au début du mois. Elle a recouvert le chemin que les hommes ont dû dégager plusieurs jours durant pour le rendre de nouveau praticable. La carriole avança prudemment entre les plaques neigeuses. Elle s'enlisa à deux ou trois reprises dans les ornières détrempées. Il fallut encore tirer, pousser pour atteindre la demeure familiale.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

aux hommes comme aux femmes. Les marchands et les bourgeois voulaient nos terres. Ils eurent nos titres et nos droits, pendant que leurs femmes, plus poudrées que des comédiennes, faisaient salon dans les meilleures demeures.

Le temps où l'on se travestit d'un masque pour cacher ses maux, son ennui et les injustices, était pourtant révolu. Les hommes, partout, frémissaient d'une ardeur nouvelle, du souffle puissant que le printemps donne à la nature et aux idées naissantes. Ainsi apparaissait cette deuxième moitié du siècle, un monde changeant, un monde à changer. Cela, j'en ai le souvenir, nous le ressentions au plus profond de nos êtres. Cette sensation confuse nous rendait fébriles et impatients de chaque jour.

La terre, cependant, murmurait déjà en sourdine ses alarmes. Aujourd'hui elle gronde et crache ses feux, ceux qui éclairent et brûlent à la fois.

Moi, Marie-Anne-Charlotte Corday d'Armont, en cet instant où je pars, déterminée, accomplir ce que me dicte ma conscience, et ce que je pense être mon destin, je cherche comment nous avons pu en arriver là. Je cherche, et je ne comprends toujours pas.

Pourquoi faut-il que l'histoire se répète ? Pourquoi ceux qui doivent nous conduire et faire de notre temps celui du progrès oublient-ils l'enseignement des événements qui se sont produits ?

Les heures effroyables que nous vivons en ce moment sont-elles nées de cela ?

Depuis Versailles, des ministres incapables multiplient les impôts pour payer les frasques, les guerres et les dettes que les puissants, avec une inconscience coupable et criminelle, accumulent. Qu'ont-ils engendré ? Dans les provinces, les hommes, écrasés par le poids des charges, courbent le dos et

ruminent en silence leur haine de ce pouvoir royal indifférent à leurs malheurs.

Trente ans auparavant, déjà, face aux errements d'un pouvoir affaibli et contradictoire, le Parlement aurait dû faire valoir son droit de remontrance et s'opposer aux nouvelles mesures fiscales. Les Bretons, seuls, tentèrent la voie du refus en entrant les premiers en rébellion. Pour avoir soutenu leur procureur général, le marquis de La Chalotais, face au duc d'Aiguillon, représentant le gouvernement, Louis XV fit exiler les parlementaires rebelles et affronta la vindicte populaire. Cette même foule qui s'était manifestée lors de l'attentat de Damiens se montra pourtant indifférente à l'appel de ce qui était son droit, et qu'elle ne sut pas revendiquer comme tel. Les parlements baissèrent pavillon. Les choses en restèrent là. Tout aurait pourtant pu se jouer dans cet instant.

Je n'étais alors pas encore née. Une ère nouvelle, éclairée, était possible. Les provinces du royaume voulaient seulement faire entendre et respecter la voix de leur Parlement. C'était en 1763. En trente ans, nous aurions pu transformer le monde, le rendre plus juste, plus équitable. Pourquoi n'a-t-on pas compris alors ? Nos rois, qui sont nos guides, n'ont rien fait pour cela. Je ne le leur pardonne pas.

Pour leurs fautes et leur incapacité, il nous faut aujourd'hui vivre l'horreur et le chaos.

Tout a basculé si vite.

En ce jour de juillet 1793, je ne cesse de ressasser ces pensées amères. Dans quinze jours, je fêterai mes 25 ans, et cela se fera dans un monde dont j'aurai modifié le cours. J'en fais le serment.

CHAPITRE 8

ÉLOIGNÉ DE TOUT

« Dans le bonheur d'autrui, je cherche mon bonheur... »

(*Le Cid*, acte I, scène 3)

En ce milieu du XVIII^e siècle, la Normandie, dont je suis originaire, s'en sortait peut-être mieux que les autres provinces du royaume. Sa terre généreuse avait moins souffert qu'ailleurs des mauvaises récoltes. Les épidémies, qui terrassent chaque saison les paysans, épargnent davantage nos Normands, que l'eau-de-vie doit rendre plus robustes. Les années soixantedix avaient connu les premières migrations vers la ville. Nos campagnes se dépeuplaient et nos villes se gorgeaient de paysans, d'ouvriers et manœuvres en quête de travail et de pain. Caen attirait à elle ceux qui voulaient oublier la peine des champs, la solitude de la plaine, l'isolement des bocages.

J'ai peu de souvenirs précis de cette époque. J'ai l'impression qu'il s'agit d'un autre millénaire. Nous habitons à la campagne, éloignés de tout, entourés seulement de fermes, de champs enserrés de bocages broussailleux. Nous vivions à l'abri derrière nos haies, repliés, modestes, silencieux. Plus loin, il y avait des manoirs, tout aussi isolés. Nous avons peu de relations, de rares échanges, excepté avec notre nombreuse parentèle, voisine de quelques lieues.

Les plus riches demeures, dont les familles avaient su

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

disait qu'elle réchauffait depuis plusieurs mois déjà la couche de ses maîtres.

Fanchon Marjot était entrée dans notre maison un matin de mai. Elle avait treize ans, en faisait seize, des joues bien rouges et le front blanc. Sa peau laiteuse et sa chair grasse étaient conformes à l'idée que l'on se faisait des filles de ferme qui deviennent servantes. En échange du couvert et du gîte, elle devait s'occuper du ménage, de ma jeune sœur Éléonore, la bossue, et de mon dernier frère Charles-François, qui venait de naître. Très vite, elle devint indispensable à toute la famille ; à ma mère, qu'elle secondait chaque jour davantage, et à mon père, dont elle continuait de subir en silence les assauts, sans perdre sa bonne humeur et son entrain. On lui avait dit de servir. Elle servait bien.

Pendant quelque temps, j'errai dans la maison à la recherche de Jacqueline. Puis Éléonore, la boscotte, comme l'appelaient les enfants de la ferme, s'accrocha à mes robes et, du haut de ses quatre ans, parvint à me distraire. Sa petite bosse grandissait en même temps que son corps malingre aux bras beaucoup trop longs. Je voyais que l'on desserrait sa chemise pour habiller son dos déformé. Cette petite sœur était joyeuse. Je décidai de m'en occuper comme doit le faire une aînée. Je tenais ses lisières et l'aidais à faire ses pas jusqu'au jour où elle put franchir la cour, seule, presque droite, et se tenant enfin debout sur ses jambes torses.

J'eus bientôt huit ans. Je me civilisais. Je transformai peu à peu mon regard, qui paraissait dur à certains, en un regard ardent, d'autorité. Je l'exerçai sur Marjotte qui m'aimait et me craignait. Je l'aimais aussi. Ce corps de paysanne exhalait le matin l'odeur profonde de la terre et l'aigreur entêtante du cidre. Le soir, après la dernière traite, il émanait d'elle un parfum de vachère, lourd et onctueux, qui m'apaisait. Souvent, je me suis

endormie la tête posée sur ses jupes, ma tempe battant au rythme de son ventre tiède. Je plongeais alors, rassurée, dans un sommeil léger qui durait l'instant d'un soupir, pour m'ébrouer aussitôt, turbulente, impatiente de bouger et d'explorer l'espace et le temps. Je m'agitais dans tous les sens, poursuivant le premier papillon, courant après les chiens, dévalant les prés jusqu'à la rivière qui pourtant nous était interdite. On disait que des hommes s'y baignaient. Marjotte tenta de dompter mon caractère rebelle. Y renonça. J'ai poussé sans modèle, à l'état naturel, sans que quiconque cherche à m'apprivoiser.

Je grandissais selon mon vouloir. Assise sur la murette du pré qui nous séparait de la route, je regardais les filles de ferme passer, l'œil curieux. Je voyais qu'elles se transformaient, s'allongeaient. J'observais, soucieuse, mon corps de fillette, désespérant qu'il pousse plus vite. J'aspirais à devenir grande, à sortir de cette enfance où tout se répète et se ressemble sans espoir de rien changer à l'enchaînement immuable des saisons. Je constatai enfin avec fierté que mes jupons devenaient trop courts pour cacher les chevilles (qu'on ne dévoilait pas).

Je commençai ainsi à m'intéresser à mes effets. Je décidai de montrer aux autres ce que ma tournure avait pour soi. Je disciplinai mes cheveux, dont la couleur moirée évoquait la flamboyance d'un soleil d'automne. Mes cheveux, qu'on ne peignait que le samedi selon les usages, furent pour la première fois retroussés sur mon front, serrés en chignon, puis abondamment poudrés et pommadés pour la semaine. Mon père me sortit, ma mère me tint près d'elle pour la messe. Dans la chapelle des Lignerits qui nous accueillait, nous, les Corday, et les quelques familles de ce coin des Champeaux, je tenais mon rang de petite fille qui voulait bien, enfin, grandir.

Je rangeai ma fronde, cessai de massacrer les oisillons et entrepris de regarder Fanchon et ma mère tenir leur aiguille.

J'entrai dans l'âge des apprentissages. Ceux réservés aux petites filles qui doivent devenir un jour de bonnes épouses.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

enthousiasme. Que peuvent vos broderies de femmes, quand les sciences et les lettres vous tendent les bras ! Veux-tu apprendre, ma nièce ? »

Je devinai ce que pouvait signifier cette question et tous les espoirs qu'elle éveillait. Jusqu'à présent, seuls mes frères avaient bénéficié d'un enseignement. Il m'était arrivé de les regarder avec envie, penchés sur quelque exercice. Je rêvais de prendre leur place, de tenir à mon tour entre les doigts la plume que j'entendais crisser sur le vélin. Je voulais tourner les pages de ces ouvrages savants et décrypter comme eux les mystérieuses figures géométriques qui peuplaient leurs cahiers.

Mais ces devoirs ne nous étaient pas destinés. À quoi nous auraient servi des études ? Pour nous les filles, quelques rudiments sommaires dispensés par notre mère tenaient lieu de savoir. Le couvent se chargerait peut-être du reste, plus tard.

Je levai vers mon oncle des yeux reconnaissants car je ressentis, je crois pour la première fois, une curiosité fébrile et immense pour tout ce que je ne connaissais pas et que j'étais bien décidée à apprendre.

Comme toutes les femmes de notre monde, la broderie était le moyen commun d'acquérir les bases qui nous serviraient toute notre vie. Enfant, nous apprenions à reconnaître nos lettres en les brodant sur des mouchoirs de cotonnade. Puis nous découvrions comment les assembler afin d'écrire nos noms. L'exercice se compliquait au fur et à mesure que nous grandissions. Il s'agissait alors de broder quelques louanges au Seigneur, des ex-voto que nous cousions d'un fil doré, mêlé à nos cheveux sur de petits carrés de soie que nous offrions en dévotion à la Vierge Marie.

J'avais appris mon alphabet de cette manière. Mais ma piètre dextérité à manier l'aiguille à mes débuts avait rendu cet apprentissage laborieux et rebutant. Le temps que je consacrais à

démêler mes fils, mes points maladroits, les perles de sang qui tachaient irrémédiablement l'ouvrage avaient eu raison de mon peu de patience à ce jeu. Au lieu d'apprendre, je soupirais, maudissais les nœuds, les fils cassés, mes doigts malhabiles, ma distraction. Mes lettres brodées sur des tissus bouchonnés par l'effort ressemblaient à d'indéchiffrables rébus, que j'étais souvent seule à comprendre.

J'aurais préféré dessiner mes lettres sur les pages de vélin que ma mère reliait dans une toile de tissu. Ce papier rare et cher était réservé à mes frères et à mon père.

Je souris à mon oncle : « Je veux tout apprendre ! » Il éclata d'un rire plein de gaîté, montrant sa satisfaction. Il avait tant de choses à partager, à transmettre.

CHAPITRE 12

AU PRESBYTÈRE

« Qu'il prenne donc ma vie ; elle est en sa puissance. »

(*Le Cid*, acte II, scène 1)

Il faut que je vous parle de mon oncle. Depuis plusieurs années, Charles-Amédée prêchait dans la paroisse de Vicques. Il y avait acquis une réputation d'homme sage et bon. Les familles nobles du canton comme les paysans les plus humbles avaient recours à ses services. Ils appréciaient le dévouement sans faille de ce curé qui accompagnait les vivants et les morts d'une foi simple et profonde. Parcourant la campagne de son pas décidé, été comme hiver, il célébrait Dieu avec une joie débonnaire qu'il communiquait sans peine à tous. Son savoir, une culture étendue et savante, étaient appréciés, de même sa bonne humeur. Dans ces campagnes retirées, la compagnie d'un honnête homme, doué d'un bel esprit, était un plaisir que l'on se partageait.

Charles-Amédée, cadet de famille lui-même, n'eut rien à espérer de l'héritage familial. Celui-ci irait à l'aîné suivant le droit puîné. Il l'avait toujours su.

Contrairement à son frère qui ne s'était pas résigné et luttait pour faire reconnaître ses droits, Charles-Amédée avait accepté sa condition. Il avait fait de cet état un choix et une vocation. Dieu serait son guide et sa raison de vivre. Il ne se connaissait pas d'autre voie. Bien sûr, il n'aurait pas dédaigné une paroisse

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

galoches s'enfonçaient dans la gadoue. Je criais alors pour qu'il m'attende et m'aide à enjamber les planches posées à la surface des flaques marécageuses. Je cherchais des yeux une trace de l'église. Il n'y avait alors rien sur le site. Mon oncle m'expliqua que le vaste rectangle d'une couleur brune et luisante, dont la terre humide avait été retournée, correspondait au tracé du chœur. « Demain, ajouta-t-il, en désignant sous un arbre un tas de cailloux, il faudra empierrier le sol avant d'envisager les fondations. »

Durant plusieurs mois, je pus ainsi assister aux différentes phases de la construction. Je me souviens que la plupart des paysans rejoignait le chantier une fois la corvée des champs finie. Les uns acheminaient les pierres, depuis les carrières, sur de lourdes charrettes. Elles étaient tirées par des bœufs souvent récalcitrants qu'il fallait faire avancer à coups de badine et d'invectives. Les autres hissaient, le long des échafaudages de bois, les blocs taillés et triés selon leur destination. Mon oncle choisissait les plus belles pierres pour l'extérieur. Il les marquait d'un C, l'initiale de son nom, pour indiquer la face intérieure et la disposition à respecter. Il ordonnait surtout que les débris soient regroupés et mélangés au mortier. Les hommes exécutaient ses commandements avec entrain, convaincus du bien-fondé de l'œuvre accomplie. Charles-Amédée, artisan zélé et passionné, savait les entraîner. Arpentant le chantier devenu sa demeure à ciel ouvert, je le voyais qui dispensait inlassablement conseils et coups de main. Il haussait souvent la voix pour se faire entendre dans le vacarme incessant qui régnait. La pioche disputait au marteau et au burin les bruits les plus entêtants. Mais lorsque l'outil déviait de sa route, on entendait quelques jurons proférés par des paysans exténués.

Vers midi, je portais à mon oncle son repas. Il n'était pas rare de le trouver juché sur une échelle, ou perché sur le toit en

cours de finition, clouant ici ou là les derniers tuileaux. Un gamin attaché à ses services hissait alors son déjeuner, au bout d'une corde fixée à la poulie du fronton.

Rien ne devait interrompre son travail.

Un an s'écoula. Un soir de juin, mon oncle vint me chercher. Il me fit grimper sur son cheval et nous partîmes tous deux à petit trot sur la route de Vicquette. Les champs alentour frémissaient d'un léger vent d'ouest, exhalant le parfum apaisant de la terre et des foins fraîchement fauchés. Le soleil baissait sur la plaine. Il teintait les nuages d'une douce lueur orangée. L'église apparut par-dessus les haies, pointant son modeste clocher, tandis que le coucher de soleil inondait la toiture d'un halo incandescent. Nous descendîmes de cheval, éblouis. Puis nous fîmes quelques pas en direction du bâtiment. Sa blancheur virginale due à la pierre neuve m'impressionna.

Mon cœur battait violemment. Je ressentais l'émotion de mon oncle, brûlante au creux de sa main qui serrait si fort la mienne. N'y tenant plus, il me souleva du sol et me fit tournoyer dans les airs en s'exclamant à tout instant : « Avez-vous vu notre église, avez-vous vu ces murs solides et bien droits et ces fenêtres dont les vitraux rayonnent de lumière ? »

Je ris à mon tour, mêlant ma joie de petite fille à son bonheur presque enfantin.

« Nous l'avons faite, nous l'avons bâtie de nos mains ! ne cessait-il de répéter, incrédule face au chantier enfin terminé. Notre vœu est accompli, loué soit le Seigneur... »

Des brouettes oubliées, des seaux chargés de salpêtre, des tas de pierre jonchaient encore la terre. Nous avons contourné le bâtiment, foulé l'herbe rafraîchie par l'ombre des murs. Des papillons s'échappaient des buissons à notre approche, voletant au ras de l'édifice. Des oiseaux tournant le dos au soleil aveuglant vinrent s'abriter en piaillant sur le rebord des fenêtres.

Déjà, un nid pendait dissimulé sous la sablière. Le regard de mon oncle brillait. Je savais qu'il se délectait de ce spectacle, celui d'un accord parfait entre l'œuvre de l'homme et la nature. Ce lien intime et mystérieux résonnait en lui comme une célébration, couronnant la naissance de cette nouvelle église de Dieu.

Le hennissement des chevaux interrompit sa rêverie. Mon oncle se tourna vers moi et s'excusant, me chuchota à l'oreille :

« Je ne peux vous faire visiter l'intérieur, car, vous le savez, dimanche prochain, nous bénirons l'église. Cependant, approchez donc de la porte et regardez », fit-il en appuyant mon visage sur le battant.

Je collai mon œil au trou de la serrure. Il fallut que mon regard s'habitue à la pénombre qui régnait à l'intérieur. Je cherchai à distinguer dans les recoins qui échappaient à mon champ de vision où avait pu être placé le grand Christ en croix que mon oncle avait fait venir d'Argentan. Soudain, sa vision fut comme un choc. Il n'était pas au fond du chœur, posé comme à l'accoutumé derrière l'autel, mais accroché à la poutre de Gloire, au milieu de la travée. Je fermai les yeux d'émotion. Jamais le Christ ne m'apparut plus proche, plus vivant. Cette apparition m'est restée et me revient certaines nuits lorsque j'essaie de trouver envain le sommeil. C'est celle d'un Christ bienveillant, miséricordieux dont les traits me rappellent curieusement ceux de mon oncle.

Ces heures douces et complices que j'ai tant aimées, furent brutalement interrompues. Une lettre de mon père parvint à son frère. Elle l'informait de sa volonté de quitter Le Ronceray pour gagner Caen et y installer sa famille. Ses procès contre les frères de ma mère exigeaient ce départ.

– L'Amérique prend son indépendance et ton père court

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

CHAPITRE 15

L'ODEUR DU SANG

« Que je sens de rudes combats ! »

(*Le Cid*, acte I, scène 7)

Jusqu'à cet instant, je n'avais eu de la ville de Caen qu'une vision idéale et émerveillée. Sa silhouette, que j'avais aperçue à distance, était d'un blond solaire, découpée sur l'horizon, majestueusement dessinée entre le vert de la plaine et le bleu du fleuve. Je battis des mains, tout était beau. La cité se livrait dans ses alternances de lignes douces et fortes, ciselées ou massives. Elle m'apparaissait rassurante. Je la voulais protectrice derrière ses remparts.

Le halo de chaleur comme l'atmosphère brûlante de cette fin de journée où l'on sentait poindre un possible orage de plaine ne suffisaient pas à ternir ce paysage d'utopie. Ils ajoutaient au contraire au sentiment diffus d'attirance que j'éprouvais pour ce lieu, chargé d'indicibles promesses. La ville n'avait pas encore de son, ni même de mouvement. Ses habitants se devinaient simplement dans le lointain, formes humaines aux contours indistincts.

La ville de Caen était encore un rêve, une abstraction faite de désir et d'espoirs, d'inconnu et de beauté. Je n'avais pas dix ans et le tableau que j'avais là, sous les yeux, représentait à l'échelle de mes désirs d'enfant une terre promise, enchanteresse. Le cœur affolé d'impatience, je cherchai, au milieu des toits qui hérissaient les hauts remparts de ceinture,

l'esquisse de la demeure la plus accueillante qui serait nôtre.

Dans quelques heures nous découvririons notre nouveau logis. À quoi ressemblerait ce lieu qui allait abriter mes jeunes années ?

Voilà ce qui occupait mon esprit dans cette fin d'après-midi qui n'était pas encore la tombée du soir. Je n'imaginai pas que cette impression si favorable allait être irrémédiablement ternie par les faits dramatiques auxquels j'allais assister, impuissante et désemparée.

Lorsque nous nous arrê tâmes sur le parvis de l'église de Vaucelles, face au pont, une torpeur trompeuse régnait sous les frondaisons. Quelques voyageurs éreintés, semblables à nous, avaient entreposé leurs balluchons au pied de la fontaine. Ils échangeaient entre eux de rares paroles d'une voix basse et lasse. Tout semblait figé par la moiteur de cette fin de journée d'été.

Seule l'extrémité de la place, où se tenait un cabaret, connaissait une certaine agitation. Une escouade de soldats y avait fait halte. Des matrones aux trognes écarlates les apostrophaient haut et fort, depuis le pas de leur porte. Elles s'enquéraient de leur provenance, demandaient des nouvelles du régiment. Ils répondaient à leurs bavardages par des plaisanteries grivoises. Avec des rires vulgaires, elles commandaient alors aux servantes d'apporter des pichets de vin. Les filles s'exécutaient en traînant la savate sur le pavé, avec des mines harassées et de bruyants soupirs. Elles portaient par commodité leurs jupons relevés en bouchon sur la hanche. De longues mèches de cheveux poisseux échappés du bonnet collaient à leur visage transpirant. Elles se plaignaient du temps : « Ah, si l'orage pouvait éclater pour rafraîchir l'air et nous laver c't puanteur ! » se lamentaient-elles en désignant le ruisseau d'immondices qui coulait au fil de la ruelle vers la rivière.

La chaleur était vraiment écrasante. Mais le plus désagréable était l'odeur infecte et suffocante qui flottait dans l'air. Elle nous prit à la gorge, aussitôt descendus du carrosse. Mon père nous expliqua qu'elle provenait des abattoirs de la ville qui se situaient à quelques rues et que le vent tourbillonnant du soir rabattait vers l'ouest. Je pinçai mon nez et protégeai ma bouche d'un mouchoir parfumé. Ma mère, incommodée, agita son éventail. Elle déclara qu'elle ne pourrait rester une minute de plus dans cet air nauséabond. Je la sentais prête à défaillir, tant le lieu était empuanti. Elle refusa de descendre et décida qu'elle attendrait à l'intérieur de la voiture. Mon père nous commanda d'aller promptement nous rafraîchir pendant que les chevaux se désaltéreraient.

Je pris la main d'Éléonore que j'entraînai vers la fontaine. Le visage renversé, les lèvres entrouvertes sous le filet d'eau, je me souviens avoir fermé mes paupières. Je me délectai de la fraîcheur qui se répandait dans mon corps échauffé par la marche. Mon fichu avait glissé de mes épaules ; je me penchai pour le ramasser.

J'étais accroupie sur la margelle, ma sœur, non loin de moi, jetait des cailloux dans le bassin, lorsque des hommes déboulèrent en hurlant, bousculant badauds et passants. Le souffle court d'avoir couru, ils nous ordonnèrent avec des gestes affolés de nous sauver. Des bêtes venaient de s'échapper de l'abattoir. Nous ne comprîmes ce mouvement désordonné qu'à la vue de deux énormes bœufs fonçant, enragés, à travers la place, dans un vacarme effrayant. Les animaux blessés – leur gorge à moitié tranchée se vidait à gros bouillons de leur sang – allaient droit devant eux. Les naseaux fumants, l'écume à la bouche, ils renversaient tout sur leur passage.

Le drame qui suivit marqua à jamais ma mémoire. Tout se déroula très vite. Pendant quelques secondes, je crus à un

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

épousait avec complaisance les formes les plus louables des devoirs et des droits liés à son rang, il n'avait au fond aucune disposition pour les contraintes qui en découlaient. Il n'assumait en définitive aucune des contradictions nées des bouleversements de son état et de son temps. Mon père parlait. Ma mère agissait. Elle soignait avec humilité, et souvent au péril de sa santé, les laissés-pour-compte et miséreux qui échouaient au pied de notre domicile.

De voir mon père sourire béatement à ce marchand d'êtres humains m'indisposait. Quand bien même ce commerce infâme était admis, avait-il oublié l'ignominie de tels actes ? Sa faiblesse m'indignait comme je m'indignais, au fond de moi, de vivre dans un immeuble probablement financé par l'argent gagné sur des trafics méprisables.

En dehors de monsieur Le Vannier, personnage important dont ma mère nous apprit à éviter la fréquentation malgré la fascination bien réelle qu'il continuait d'exercer sur chacun d'entre nous, nous découvriâmes au fil des semaines que trois autres familles habitaient l'immeuble. De plus pauvres que nous occupaient le dernier étage. Nous les entendions sans jamais les voir. Ils calculaient leurs entrées et leurs sorties afin d'éviter de nous croiser. Nous sûmes, par le vieux bonhomme qui habitait le rez-de-chaussée, qu'il s'agissait d'un fils de famille, monsieur de T., déchu de ses droits pour avoir épousé une maraude rencontrée un soir de beuverie au pied de la Tour des gens d'armes.

Les habitants de Caen connaissaient la réputation de ce lieu de rendez-vous galants. À la grande confusion de ma mère, il se situait dans le prolongement de la rue Basse, non loin de notre domicile. Seuls les innocents ou les gamins fraîchement débarqués de leur province pouvaient encore se méprendre sur les intentions de ces dames qui arpentaient de leurs pas alanguis

les jardins maraîchers longeant la voie.

Ce jeune homme s'était cru des devoirs. Bravant l'interdit familial – sa famille l'a déshérité depuis, il avait, dans sa naïveté, pris logis avec la coquine, qui pourtant n'en avait pas fini avec ses coupables pratiques. On l'entendait ainsi crier certains soirs à la fenêtre de sa voix gouailleuse, hélant le passant honteux de se laisser prendre à son jeu.

Au deuxième étage vivaient Adrien Launay, un marchand de draps, et ses trois filles, toutes très bonnes musiciennes, fort laides et malveillantes. L'aînée devait avoir dépassé les 25 ans. Pourtant aucun prétendant ne vint jamais lui rendre visite. Le père avait des allures de paysan. Il possédait une exploitation non loin de Courseulles. On y cultivait et tissait le lin de la meilleure façon. Il partait tôt le matin à cheval, laissait ses filles vaquer aux tâches domestiques, revenait tard le soir. L'été, toute la famille quittait la ville pour gagner la campagne et profiter de la belle saison dans sa « maison des champs », comme ils se plaisaient à la nommer.

Le portier, qui se faisait appeler La Guerche, fut longtemps sans nous parler.

« Que viennent faire des d'Armont dans c'te bâtisse ? » siffla-t-il un jour que je passai devant lui et le saluai furtivement. Il disait avoir servi dans un régiment qu'aurait commandé mon grand-père. Ma mère en doutait. Elle trouvait à ce vieux des faux airs de camelot. Ses vantardises le classaient dans la catégorie de ceux auxquels elle était résolue de ne plus accorder sa confiance.

Ce vieux bonhomme avait assurément fait la guerre, mais laquelle ? Il buvait. Je l'ai vu rouler la seconde d'après au pied de l'escalier. Il s'endormait aussitôt à même le sol et ronflait, tant et si bien que nous l'entendions depuis notre troisième étage. Certains jours, ayant le vin mauvais, il menaçait d'un

mousqueton antique les misérables venus quémander un morceau de pain.

Au début, Éléonore et moi en avions peur. Mais petit à petit, nous comprîmes que ce vieux-là était un pauvre bougre, qui n'effrayait même plus les corneilles venues voler les cerises du jardin. Le soir, il fermait la lourde porte cochère, après s'être assuré que tous les occupants étaient bien rentrés. Il manquait souvent à l'appel monsieur de T. que l'on savait errer du côté des tavernes. Il cherchait à refaire sa fortune en confiant son sort aux combinaisons hasardeuses des dés.

Quand il ne faisait pas le portier et que la boisson n'avait pas encore privé le bonhomme de ses facultés, La Guerche était cordonnier. On lui doit les solides réparations de nos souliers qu'usèrent si souvent nos marches à travers la ville.

Ma famille occupait donc le troisième étage de ce bâtiment qui en possédait cinq si l'on compte les pièces sous les combles. Elles étaient généralement occupées par les domestiques ou des locataires de passage, marins pour la plupart, à qui monsieur Le Vannier confiait la clef, moyennant quelques sols, le temps de leurs escales.

Nos premiers mois d'installation ne furent pas aisés. Tout était si différent de ce que nous avons connu jusqu'alors.

Il fallut d'abord nous habituer à notre nouvelle habitation. Ce n'était pas rien pour nous, fillettes élevées à la campagne ! Habitues à gambader à travers prés, à vivre en famille, nous dûmes nous adapter à ce logis étroit, tout en hauteur, où cohabitaient pas moins de vingt occupants, étrangers les uns aux autres. Nous devions non seulement partager l'escalier de l'immeuble, le cellier, la cave, le jardinet, mais aussi et surtout côtoyer toutes sortes de bruits, communs à tous, différents pourtant à chaque pallier. Les cloisons étaient si fines et l'écho si puissant que rien ne pouvait se dire ou se faire sans être

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

CHAPITRE 19

POURQUOI PASSE LA VIE ?

« Tout m'est fatal ; rien ne me peut guérir... »

(*Le Cid*, acte I, scène 7)

Pour la première fois, nous vîmes notre mère alitée durant plusieurs semaines. Ses nausées n'avaient pas cessé et des migraines sournoises la surprenaient au matin. Elle titubait dès qu'elle cherchait à se lever. Son teint était plus pâle que jamais et son humeur morose. Nous ne sûmes rien de son mal. Elle restait silencieuse et me paraissait distante. D'un geste las et impatient, elle éludait nos questions et rejetait notre sollicitude. Son attitude augmentait notre angoisse de petites filles. Elle nous regardait d'un air si désolé, presque coupable. J'essayais de rassurer Éléonore.

Cet état dura près de deux mois. Un silence opaque s'installa dans l'appartement. Il n'y eut plus que des chuchotements et paroles étouffées entre mes parents. Lorsque nous approchions notre mère, des larmes à peine séchées brillaient encore au travers de ses cils. Nous lui tendions alors un mouchoir et basons ses mains tremblantes. Elle paraissait accablée, désemparée. Elle ne voulut rien nous dire de son mal. Elle ne fit qu'invoquer le mauvais air de la ville, la fatigue domestique. Sa tenue changea. Elle négligea de serrer son corset dont les lacets pendaient au creux de ses reins. Puis elle réclama son peignoir dont elle se vêtit fréquemment pour ne plus le quitter. Elle paraissait à tout instant sur le qui-vive, tendait

l'oreille et sursautait au moindre bruit. Au claquement sec de la porte que mon père refermait sur lui lorsqu'il nous quittait, de plus en plus souvent, pour se rendre au tribunal ou rejoindre des amis inconnus d'elle et dont elle se faisait les pires idées, ma mère se redressait sur son lit, le visage hagard, la respiration oppressée.

L'atmosphère devint pesante. Une gêne s'installa, que nous ne parvenions pas à expliquer. Nous n'apprîmes que plus tard la cause de cette grande fatigue.

Au fil des jours, les hanches de ma mère s'arrondirent. Ses jupes se gonflèrent. Son souffle devint court et haletant. Ses traits se creusèrent curieusement, tandis que d'immenses cernes bleus imprimaient sur son visage figé leurs cercles grimaçants. Il ne lui fut bientôt plus possible de se déplacer d'une pièce à l'autre. Elle garda la chambre, refusa les visites à l'exception de celles de l'abbé Gombault qui venait chaque jour, son bréviaire à la main, un doux sourire aux lèvres. Il apportait tantôt des fruits de son jardin tantôt des fleurs à tisanes. Il s'installait près de ma mère sur une chaise à coussin. Il tenait sa main et la réchauffait dans sa paume. Il lui racontait les menues histoires de la paroisse, les agrémentait de savoureuses anecdotes, faisait le conteur.

Les causeries du bon religieux semblèrent distraire et apaiser ma mère. Elles parurent même lui redonner goût à la vie et à sa famille. Elle demanda des nouvelles de ses fils qu'elle n'avait pas revus depuis un an, s'inquiéta de leur santé. Elle fit savoir qu'elle souhaitait leur venue aussitôt que le collège militaire de Beaumont-en-Auge le permettrait.

Elle nous sourit de nouveau et nous attira à elle. La tête enfoncée dans un large oreiller appuyé contre la paroi du lit, ses cheveux grisonnants relevés sous son bonnet de dentelle, son état se stabilisa. Elle suffoquait par intermittence, puis retombait

dans une sorte de somnolence entrecoupée de gémissements. Avec son front moite et fiévreux, ma mère me rappelait ma sœur Jacqueline malade.

Dans mon esprit inquiet, les deux visages blafards se superposaient, trait pour trait. Le souvenir de l'agonie de ma sœur aînée me revenait en mémoire et m'horrifiait. Je chassai cette pensée morbide. Je scrutais le corps immobile de ma mère, guettais son souffle et retenais le mien. Les draps remuaient. Je poussais un soupir de soulagement. La vie était là, sous l'épaisseur de la courtepoinTE.

Notre mère nous demanda d'approcher. D'une voix affaiblie, elle parvint à murmurer des mots de tendresse à nos oreilles, sans cesser de répéter : « Mes chères enfants, mes chères enfants... »

Tout ce cérémonial, ces messes basses mystérieuses m'inquiétaient.

Ce fut l'abbé Gombault qui nous apprit finalement la nouvelle, car mon père, d'humeur maussade, n'avait pas voulu s'en charger.

« Mes chères petites, commença le brave homme en se raclant la gorge. Il est temps pour vous de savoir. »

Il nous regarda droits dans les yeux, caressa la joue d'Éléonore, posa la main sur mon épaule, et prenant son élan, nous annonça avec précaution :

« Votre famille va s'agrandir. Votre mère attend un enfant qui naîtra au printemps. »

J'ai le souvenir de m'être raidie, d'avoir eu soudain très froid. Je ne sais si je compris aussitôt. Ou plutôt si, mais tout en moi refusait cette nouvelle. Inconsciemment pourtant, je pense que j'avais deviné depuis plusieurs semaines ce qui se passait. Je regardais Éléonore battre des mains, laissant éclater sa joie. J'entendais à peine ses cris. Moi, j'étais atterrée. Je ne savais

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

CHAPITRE 21

PENSIONNAIRE

« Je rendrai mon sang pur comme je l'ai reçu. »

(*Le Cid*, acte I, scène 7)

Avec le départ de l'abbé Gombault, une impression de profonde solitude m'envahit. Le lien qui me rattachait au monde extérieur venait de disparaître. Les doutes me reprirent. Que faisais-je dans cette abbaye ? Les murs me semblèrent s'être épaissis. Combien de portes franchies pour parvenir à ce lieu nous séparaient-elles maintenant du dehors ? Éléonore ressentait-elle cette impression d'exil et d'enfermement que j'éprouvais à cet instant ?

Je ruminais ces interrogations, quand une porte s'ouvrit, livrant le passage à un cortège de moniales, toutes vêtues d'amples robes brunes, le visage couvert d'un long voile de toile. Elles se déplaçaient avec solennité, dans un silence complet, à pas menus et glissants. Leurs mains jointes étaient en partie dissimulées sous le large revers de leurs manches.

Je retenais mon souffle, l'esprit tout entier concentré sur la rencontre qui allait avoir lieu. Au centre du groupe se tenait une femme à la stature imposante. Il s'agissait de l'abbesse, madame de Belzunce de Castelmoron, aisément identifiable par son air d'autorité affiché. D'un signe, elle nous fit approcher. Nous nous agenouillâmes aussitôt et la saluâmes le plus respectueusement possible. Je baisai l'anneau d'or qu'elle portait à la main, comme on venait de me l'enseigner.

« Ne sont-elles pas charmantes ? » commenta madame de Belzunce.

Le propos était engageant, mais la voix qui prononçait ses mots était froide et condescendante. Elle marquait une distance appuyée. Était-ce la conséquence de notre condition de jeunes filles pauvres ? J'avais surpris un échange entre mon père et l'abbé Gombault. Madame de Belzunce était réputée très attachée à ses titres de noblesse. Elle en revendiquait les privilèges dus à son rang, comme les coutumes les plus traditionnalistes pour son abbaye. J'avais appris que c'était en contrepartie de cent vingt mille livres d'aide financière du roi pour les travaux de l'abbaye qu'elle avait consenti à accueillir, sans paiement de pension, six jeunes filles nobles désargentées.

Tandis qu'elle nous ordonnait de nous relever, je risquai un regard à la dérobée et scrutai avec curiosité la physionomie peu ordinaire de la mère abbesse. Cette femme ne ressemblait en rien à l'image de la sainte que je m'étais figurée. Ni Vierge Marie, ni reine Mathilde, madame de Belzunce était bâtie comme un homme, haute et massive comme une tour de défense, ronde comme une barrique de cent litres. L'ensemble était flanqué d'une figure bien ronde et bien blanche, biffée de deux yeux perçants d'oiseau de proie d'un bleu intense. Ce regard d'aigle était fascinant. Je ne pouvais m'en détacher. Tout ce temps, la mère abbesse, sans cesser de nous dévisager, nous parla d'une voix haute et lente pour se faire bien entendre.

J'étais si accaparée par ces impressions multiples que je n'entendais qu'à moitié les paroles qui nous étaient adressées.

« Sœur Suzanne, officière des chambres, est responsable des dortoirs. Elle vous attribuera votre lit et les effets que vous devrez porter. Ici l'uniforme des pensionnaires se compose d'un tablier bleu noué du ruban correspondant à votre classe. Pour la plus jeune d'entre vous, il sera rouge, pour l'aînée, il sera vert.

Votre journée sera réglée par le tableau des offices qui régent la vie des sœurs et des pensionnaires. Tout y est consigné, les heures de prière, les heures consacrées à vos enseignements, celles des repas et des offices. Les maîtresses qui vous instruiront vous guideront à chaque instant de la journée. Il faudra vous lever à 5 heures en été, à 6 heures en hiver, vous habiller aussitôt et vous rendre à la chapelle à 7 heures. Vous déjeunerez à 8 heures au réfectoire et commencerez vos classes dès 8 h 30. À 11 heures, vous retournez au réfectoire et prenez votre collation en écoutant la lecture des novices. À 12 h 30, après une courte promenade, vous reprendrez votre classe jusqu'à 15 heures, heure des vêpres. L'après-midi sera dédié aux leçons jusqu'à 17 heures, puis ce sera le catéchisme et les prières des complies. À 17 h 30, vous souperez. Les prières de laudes et des matines seront dites à 18 h 30. À 20 heures, vous serez couchées et les chandeliers éteints. »

J'étais étourdie par cette succession de consignes dont je n'avais pas retenu le détail. Je compris simplement qu'une grande horloge fixerait désormais le cycle de ma vie, heure par heure. En y repensant, je sais aujourd'hui que cela était conforme à mes besoins du moment. L'extrême tension qui avait caractérisé les mois précédents m'avait rendue sans volonté, le corps et l'esprit exténués. Je me sentais prête à adopter n'importe quel commandement à la condition qu'il apaisât mes tourments et me fît retrouver un peu de paix.

Madame de Belzunce reprit la parole pour nous annoncer qu'une messe serait dite à 15 heures. Elle marquerait notre entrée de pensionnaires à l'abbaye.

D'ici là, elle souhaitait nous voir prendre nos quartiers et nous familiariser avec notre nouvel environnement.

Éléonore avait le regard égaré. Elle s'était rapprochée de moi au point de coller à ma robe, comme une sœur siamoise. C'est

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

CHAPITRE 23

LES VERTUS AUTHENTIQUES

« Mais puisque c'en est fait, le coup est sans remède. »

(*Le Cid*, acte I, scène 7)

Mes premiers pas de pensionnaire, je l'admets, ne se firent pas sans difficultés. Si aujourd'hui, je mesure le confort que procure une vie bien réglée, il n'en était rien à mes débuts. Je me sentais prisonnière de ces journées trop remplies à mon goût, dont les heures se succédaient sans que nous puissions nous soustraire au rythme quasi militaire qui nous était imposé. L'austère règle de saint Benoît de Nursie organisait avec minutie chaque heure de la journée et chaque tâche à accomplir. Elle était scrupuleusement suivie par les religieuses qui en exigeaient la stricte application par les pensionnaires. Nous étions occupées du soir au matin.

Huit fois par jour, les sœurs se rassemblaient pour célébrer l'Opus Dei et prier dans l'une des chapelles de la Trinité. Chaque jour, l'une d'entre elles, choisie par la mère abbesse, lisait la Bible ou des Psaumes. Les pensionnaires étaient, quant à elles, exemptes des « petites heures », prime, tierce, sexte, none et complies, auxquelles étaient soumises les novices. Nous devions suivre seulement les trois principaux offices, les vigiles, les laudes et les vêpres. Bien sûr, le temps de prière se poursuivait au réfectoire. Nous récitons le bénédicité avant chaque repas, que nous prenions en silence, tout en écoutant la lectrice

de table, installée dans la chaire, lire des passages de la Bible. Le reste de la journée était consacré à la *Lectio divina*, l'étude des Saintes Écritures et aux tâches manuelles. Lorsque les religieuses ne priaient pas, ensemble ou seules dans l'isolement de leur cellule, jusqu'à six heures par jour, elles vaquaient à leurs nombreuses occupations.

« À l'exemple des apôtres, les sœurs bénédictines doivent vivre du travail de leurs mains, sans qu'il soit nécessaire de franchir la clôture de l'abbaye, car notre vocation est de nous vouer entièrement à la quête de Dieu, avait expliqué la mère abbesse. Pour cette raison, notre abbaye dispose de tout ce qui est nécessaire pour vivre en complète autonomie, sans nous perdre au dehors. »

Je découvris ainsi que l'abbaye possédait de vastes domaines. Ceux-ci s'étendaient sur plusieurs hectares, riches de terres agricoles cultivées pour le blé ou le seigle, de vergers et de potagers, de prairies pour l'élevage de vaches à viande et vaches laitières. À l'intérieur même de l'enceinte de l'abbaye, se trouvaient un pressoir, une étable, des vignobles, une boulangerie, une écurie. Une vie de village existait derrière les hauts murs. Elle était foisonnante d'activités multiples, avec la particularité de s'exercer la plupart du temps dans un silence absolu, interrompu à heures régulières uniquement par le son des cloches et les chants mélodieux des religieuses qui s'élevaient du chœur de la Trinité. Il se dégageait de cette alternance rituelle une impression d'organisation et d'harmonie idéales. J'y trouvais ma place et m'y trouvais bien.

L'ouvrage ne manquait pas. Les pensionnaires en assuraient leur part. Au motif que je venais de la campagne, la mère abbesse me confia les comptes de la fruiterie et du magasin à farine, afin d'assister la sœur cellière qui perdait la vue et ne pouvait plus assurer sa charge. Je le faisais sans déplaisir.

Mais ce que j'ai aimé par-dessus tout, durant ces années, ce fut les heures d'apprentissage que nous passâmes dans les salles d'étude. J'ai les souvenirs les plus heureux de ces journées studieuses où nous apprenions le latin, la géographie, l'histoire. Notre maîtresse, sœur Scolastique, la bien nommée, n'avait de cesse de nous rappeler qu'aucune âme bien née ne pouvait être éduquée sans une instruction ferme de la morale des Anciens. Elle combattait avec la plus grande virulence l'éducation à la « Jean-Jacques » qui livrait, selon elle, les jeunes enfants « à la nature » et à ses imprécisions.

« *L'Émile* est un aimable ouvrage, fait, peut être, pour éduquer, en aucun cas pour instruire, affirmait-elle. Ce Rousseau peut-il m'éclairer sur sa manière de faire ? A-t-on déjà vu dame Nature apprendre l'orthographe, l'écriture, le calcul ou l'histoire de nos rois ? Sans maître, sans leçon, ce doux rêveur flatte l'ignorance. »

Sœur Scolastique pratiquait surtout l'étude des Écritures Saintes et nous poussait, par une lecture approfondie, à en chercher le sens profond et souvent caché. Elle nous expliquait la nature religieuse ou philosophique des écrits liturgiques. S'engageait alors entre la religieuse et ses élèves une joute de questions destinées à éclaircir le caractère littéral, allégorique ou moral de telle parole divine.

Je n'eus aucune peine à exercer un sens critique qui ne demandait qu'à s'exprimer. Lorsque je forçais trop loin mon raisonnement et que, par une audace faussement naïve, je demandais des comptes au Tout-Puissant pour la misère partout présente dans le royaume, je me faisais reprendre vivement et l'on me démontrait que mon esprit était trop peu éclairé et trop jeune pour pénétrer la grandeur et le mystère de la foi. J'en étais quitte pour des prières supplémentaires. Mais je savais me faire pardonner. J'avais trop d'intérêt pour les études.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Bien sûr, je ne peux le nier, cette magnificence me fascinait. La fête était si belle, l'assemblée brillante. J'enviais sans doute le faste de ces princesses, mais un fond de bon sens me faisait entrevoir les injustices qu'il sous-entendait. Je plaignais aussi leurs tournures empesées, leurs figures grimaçantes, outrageusement fardées. Je trouvais que leurs échafaudages de cheveux amidonnés, fausses nattes, rubans et poufs de taffetas brodés de diamants et de perles, d'oiseaux, plumes et autres colifichets maintenus par des broches de fer que l'on voyait dépasser, étaient d'évidence très inconfortables et quelque peu ridicules. Cette mode qui se conçoit à Versailles était totalement incongrue à Caen. Cette débauche de richesse et d'apparat en cette circonstance me semblait grotesque et définitivement inconvenante. De surcroît, ces assemblages me gênaient la vue. Mais ils assuraient le spectacle !

Madame de Guerchy se plaignit soudain de ruissellements d'eau le long de son cou. Les vases minuscules dont sa perruque était truffée pour maintenir la fraîcheur des fleurs naturelles plantées dans sa coiffure, exagérément crêpée, graissée et poudrée, n'avaient pas résisté à la bousculade. Elle quitta avec précipitation son fauteuil, pour aller redresser sa fabrique extravagante de ferraille et de pots. Cet incident donna l'avantage à la duchesse d'Harcourt. Celle-ci triomphait, car, pour plaire au roi, elle avait poussé le raffinement jusqu'à reproduire dans sa coiffure les cônes, bastions et vaisseaux que le monarque avait tant admirés à Cherbourg. Ses créations capillaires avaient supporté la cohue ! Il se murmurait dans l'assistance que la duchesse ferait aussi la surprise de servir le soir en dessert une imitation en sucreries de ces ouvrages maritimes. Cela expliquait son air de satisfaction.

Lorsque je pus à mon tour, enfin, distinguer, parmi les nombreux dignitaires, la personne du roi, je crus défaillir. J'eus

cependant une hésitation. Était-ce bien lui ? Cet homme de peu de prestance ? La silhouette du monarque m'apparut en effet moins impressionnante que je ne l'aurais souhaité. Sa physionomie était, je dois en convenir, lourde et moins élancée que l'image que je m'en étais faite. Sa figure était empâtée, transpirante et rubiconde. Les fards ne suffisaient pas à masquer la fatigue du voyage. Peu importe ! Le souverain avait du maintien et l'allure était empreinte de noblesse et de bonté. Mon cœur battait la chamade. J'étais submergée par l'émotion. L'instant d'une seconde, je crus même que le roi m'avait regardée. Je fus à deux doigts de m'évanouir. Une sorte d'ivresse, de bonheur et de fierté enflammait mes sens. Dès lors, je ne quittai plus Sa Majesté et m'abîmai les yeux dans sa contemplation. J'étais, je l'avoue, bouleversée. Unissant ma voix à la clameur enthousiaste de la foule, je criai aussi fort que possible le nom du souverain bien-aimé.

Des roulements de tambour et les cavalcades du duc d'Harcourt, à la tête du régiment d'Artois, accompagnèrent tout au long de la journée la tournée triomphale du souverain. Il se rendit ainsi aux casernes poser la première pierre d'un nouveau bâtiment, puis il examina les travaux du nouveau canal sur l'Orne. Sa délicatesse alla jusqu'à ordonner, pour ses trajets dans la ville, de rouler au pas, afin d'éviter tout accident, saluant avec grâce et bonhomie ceux qui se hissaient jusqu'à sa portière. L'allégresse était partout. Louis XVI recevait de tout son peuple les marques de respect les plus profondes.

En retour, le roi fit mille gestes pour assurer la population de Caen de sa magnanimité et de son affection. À l'occasion du souper organisé par le duc d'Harcourt en présence des représentants de la noblesse normande, n'avait-il pas accordé à madame la duchesse la grâce de six déserteurs ? Nous sûmes que, dans sa grande générosité, il avait durant son séjour à Caen

fait un don de huit mille livres pour l'hôpital général, accordé vingt mille autres à répartir dans les campagnes maltraitées par la grêle, et doté cinq jeunes filles pauvres pour leur permettre d'assurer leur union.

Tous ces dons consentis par le roi disaient la sincérité de son attachement à ses sujets.

Cette même foule qui l'acclamait le condamne aujourd'hui. Comment cet amour de tout un peuple a-t-il pu, en quelques mois, se muer en une haine implacable ? Pourquoi notre souverain n'a-t-il pas su conserver l'estime que pourtant il méritait à bien des égards ? Tout du moins, à cette date, ses qualités paraissaient intactes.

Rien de ce que nous vivons en ces jours n'était imaginable.

La fureur, la férocité ont balayé jusqu'aux souvenirs heureux.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

mille soldats aux portes de Paris, menaçant l'Assemblée de faire usage de la force si elle continuait de désobéir à ses ordres. La présence de cette armée, composée en partie de mercenaires étrangers, fut vécue comme une provocation. Les échauffourées se multiplièrent. On accusa le roi de faire entrave à l'Assemblée souveraine. Le peuple voulait prendre les armes pour la défendre. La révolte grondait.

Pendant trois jours, nous n'eûmes plus d'échos des événements. Les habitants de Caen guettaient l'arrivée de la malleposte avec une anxiété grandissante. La diligence n'arrivait toujours pas.

Puis on aperçut le nuage de poussière qui précède généralement son entrée au passage de l'octroi, grossissant au fur et à mesure qu'elle approchait. Nous comprîmes immédiatement que quelque chose d'inhabituel se passait. Ce n'était pas une, mais trois diligences qui traversaient la ville, lancées au triple galop, berlines couvertes de boue, bondissant sur le pavé, dans un grand vacarme de hennissements, de claquements de fouet et de « Hue, dia ! » vociférés à pleine gueule dans le vent. Les chevaux avaient la robe écumante de sueur, les naseaux fumants, l'œil exorbité par l'effort. Ils déboulèrent place Saint-Pierre. Les cochers se dressèrent aussitôt sur leur siège pour ralentir les montures et leur faire terminer la course au pas devant l'hôtel de ville. Il fallut calmer les bêtes. Elles étaient éreintées par la chevauchée, tremblaient sur leurs jambes. On vit alors qu'elles n'avaient pas été remplacées au dernier relais de poste.

Que se passait-il ? On accourut.

Je traversais à ce moment le marché. Il se vida d'un coup pour se reconstituer au pied du beffroi. C'était un étrange spectacle que tous ces paysans claquant du sabot, se pressant aux nouvelles, une poule sous le bras, un cochon au bout d'une

corde, un panier sur la tête. Tous se bousculaient pour savoir. Je me laissai entraîner par le mouvement.

Les voitures, lourdement chargées de bourgeois poussiéreux, les yeux hagards et l'habit de travers, se vidèrent l'une après l'autre. Je fus frappée par l'état de stupeur de plusieurs voyageurs. Beaucoup avaient la figure fatiguée et inquiète. Ceux-là sautèrent du marchepied et ne s'attardèrent pas. Ils fendirent la foule et disparurent à peine arrivés. Les autres, parmi lesquels je reconnus deux délégués de la Convention, descendirent avec des airs solennels et importants. Ces hommes firent appeler le tambour de la place et lui intimèrent l'ordre de battre le rappel. Ces députés normands apportaient de Paris une nouvelle inimaginable. Le plus laid des deux prit la parole :

« Citoyens, citoyennes, clama-t-il, un événement historique vient de se produire. Le 14 juillet, quatre-vingt mille patriotes ont pris d'assaut la Bastille. On s'est battus. Nous y étions. La forteresse s'est rendue. Les assaillants ont triomphé du tyran. »

La foule écoutait, silencieuse et incrédule, ne sachant comment se comporter.

Les députés brandirent alors à la face de l'assistance un bloc de pierre, brisé et noirci en plusieurs endroits.

« À cette heure, on démonte la Bastille. Approchez citoyens ! Contemplez ce décombre arraché à la terrible citadelle, touchez la relique maculée du sang des martyrs. Paris a pris les armes pour défendre sa liberté. Assurons la capitale de notre soutien patriote. Portons la cocarde bleue et rouge des Parisiens, fêtons la victoire du peuple sur la tyrannie millénaire ! »

Au silence qui jusque-là avait accompagné la harangue du tribun succéda une clameur immense. Il me sembla que la place tout entière s'embrasait dans une sorte d'hystérie collective. Tous voulaient voir de près ce morceau de Bastille, qui

témoignait de la reddition du pouvoir royal. Des hurlements de joie explosèrent. Les cloches en écho se mirent à sonner, tandis que l'orateur, juché sur les épaules de solides gaillards, était porté sous les acclamations et les applaudissements, jusqu'au perron de l'hôtel de ville. Une farandole fut improvisée, où chacun, paysan, bourgeois, artisan, homme et femme présents à ce moment-là, se donna la main pour fêter la nouvelle, le temps d'une ronde débonnaire et joyeuse. J'étais étourdie par cette débauche de cris et d'embrassades, intimidée par la familiarité avec laquelle tous se mêlaient, fraternisant au-delà des origines. Je fus surprise d'être appelée citoyenne, dérangée d'être tutoyée par des personnes que je ne connaissais pas. Ce n'était pas dans mes manières, tout simplement. Lorsqu'une commère à l'haleine avinée se mit en tête de vouloir m'embrasser, je tournai promptement les talons pour m'en retourner à l'abbaye. Je laissai derrière moi une masse de gens échauffés, trinquant sous le soleil de midi à la santé de l'Assemblée et à la chute de la Bastille.

La confusion régnait dans ma tête. J'aspirais profondément à la reconnaissance de la misère du peuple et voulais sa défense. Mais un sentiment diffus d'angoisse commençait à m'envahir. J'avais entendu des appels aux armes lancés par quelques gueux, ivres de paroles et d'eau-de-vie. J'avais frissonné. Je venais d'entrevoir la rude populace.

La capitale comptait ses premières victimes, on ne savait pas encore qu'il s'agissait de ses premiers crimes, commis au nom de sa liberté toute neuve. Le peuple triomphant, lui, occupait Paris.

À Caen, nous ne savions s'il fallait se réjouir ou s'alarmer de tels échos. La nouvelle se propagea comme une trainée de poudre. On entendait, de porte en porte, un seul refrain :

« La Bastille, le peuple libéré de ses chaînes a pris la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

communautaire, cela est difficilement explicable. J'éprouvais moi aussi ce déchirement, au plus profond de ma chair. Nous étions là, avec nos misérables balluchons, sanglotant, ne parvenant pas à nous séparer, à nous dire adieu, à quitter notre demeure commune devenue notre famille.

La garde montra son impatience, ordonna la dispersion et nous poussa vers les grilles. Ce fut un arrachement.

Madame de Pontécoulant nous embrassa une dernière fois, puis demanda à rester seule un instant, face à l'abbaye. C'est la dernière image que j'emportai d'elle. Une vieille femme brisée, affaissée sur ses genoux, que je reconnaissais mal dans ses habits civils, de tristes cheveux gris épars sur un dos voûté. Je pensai dans cette minute que je ne la reverrais jamais.

J'observai que Dieu ne nous avait pas sauvées.

Je regagnai avec ma sœur Éléonore le toit familial au Mesnil-Imbert. Je tentai dans les mois qui suivirent de revivre auprès des miens. Mais j'avais acquis, durant les dernières années passées au couvent, une indépendance d'esprit qui s'accorda mal avec le tempérament toujours aussi chicanier de mon père. J'avais espéré que notre intérêt commun pour les événements nous aurait rapprochés. Il n'en fut rien. Il attendait de sa fille un respect et une soumission d'un autre âge. La cohabitation ne nous valait rien. La ville, son effervescence, me manquaient. Il me semblait que là-bas se jouait l'avenir, tandis que je m'ennuyais parmi les miens.

Je décidai de repartir à Caen.

Je dois à ce choix, que n'approuva pas mon père, de pouvoir aujourd'hui disposer de ma vie comme le dicte ma conscience.

CHAPITRE 29

MA VIE N'EST RIEN

« Un moment l'a fait naître, un moment va l'éteindre. »

(*Le Cid*, acte II, scène 3)

Je me présentai donc, au début du mois de juin 1791, au 148 rue Saint-Jean, à la porte d'une maison austère faisant face à l'église. J'étais résolue à m'installer chez madame de Bretteville, une parente éloignée. Surprise par l'aplomb de ma demande, elle se laissa finalement convaincre de m'héberger. Je lui rappelais les traits de sa fille défunte. Je la distrairais de ses malheurs. Elle m'attribua une chambre donnant sur la cour, d'où je pouvais apercevoir le bel hôtel de l'Intendance et observer l'agitation intense qui y régnait depuis le début de la Révolution.

Je démarrai un nouveau chapitre de ma vie, celui d'une jeune femme affranchie de l'autorité du père ou du couvent, prête à profiter de sa liberté toute neuve. En quelques semaines, je renouai avec mes anciennes connaissances et amies restées à Caen. Nous formâmes bientôt une aimable société, nous recevant chez les unes et chez les autres. La révolution en marche était au cœur de nos conversations et de nos débats.

C'est là que j'appris la nouvelle stupéfiante de la fuite du roi et de son arrestation à Varennes. On sut très vite les détails de cette tentative d'évasion que l'on essaya de faire passer pour un enlèvement. J'étais consternée. La famille royale, travestie en

bourgeois, le roi en monsieur Durand, la reine en madame Rochet, finalement démasqués et reconduits sous bonne garde à Paris.

J'ai souffert pour eux de ce retour couvert de honte, brinquebalés au milieu des batteries de cuisine, fourneaux, nécessaires de toilette, pots de chambre gainés de cuir, cave à vins qui emplissaient l'infortunée berline. Prisonniers piteux, affublés de force du bonnet phrygien, tapis au fond du carrosse qui ne les avait pas sauvés, trop lourdement chargé de l'inutile accessoire dont la reine n'avait pas voulu se démunir.

Je ne peux concevoir que notre roi se soit livré à une si calamiteuse expédition. Fuite hasardeuse indigne d'un roi. Retour pitoyable sous les huées haineuses du peuple, monarchie en déroute. J'étais en colère.

On me fit le reproche de ne pas aimer assez le roi. C'est faux et c'est injuste. Je l'avais admiré lors de sa venue à Caen. C'était alors pour ses qualités.

Certes, j'ai refusé de lever mon verre à sa santé lors de ce souper donné chez ma tante, le jour de la Saint-Michel. Ce 28 septembre 1791, nous fêtions le départ du neveu de madame de Bretteville, monsieur de Tournalis, et de mes frères pour les armées de l'émigration. Les convives avaient brandi haut leur verre. Je m'étais abstenue. Mon père, venu à Caen pour dire au revoir à ses fils, s'offusqua de ma position.

– Comment ça, vous n'aimez pas votre roi ?

– Je le crois vertueux, avais-je répondu. Mais un roi faible ne peut être bon s'il ne peut empêcher les malheurs de son peuple.

J'avais choqué en exprimant une telle opinion. On me traita de républicaine. Ce sont mes convictions, je ne m'en suis pas

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

LE DÉPART POUR PARIS

« Meurs ou tue. »

(*Le Cid*, acte I, scène 6)

Je sais que je ne reviendrai pas à Caen. Il est midi. Les cloches de Saint-Jean résonnent. Je quitte la ville. À deux heures, la diligence prendra la route, il n'y aura pas de retour possible.

Je parcours des yeux la chambre qui m'abrite depuis ces deux dernières années. Je fixe le miroir qui surplombe la cheminée. Derrière la glace, je sais que s'y trouve soigneusement dissimulé le mot qui a scellé mon destin. J'hésite à le détruire. Il me plaît de savoir que ce papier existe. Il se trouve là, bien caché, dans l'attente de l'inconnu qui le trouvera sans doute un jour, par hasard. Les quelques mots qu'il comporte témoigneront alors de ma détermination. « Le ferai-je, ne le ferai-je pas ? » Cette question m'a tourmentée, jusqu'à ce que s'impose avec force l'évidence. « Je le ferai, car il ne peut en être autrement. »

On comprendra qu'il n'y a aucune improvisation dans mon projet. Mon choix est mûrement réfléchi et assumé.

Pour ceux qui douteraient encore de mon sacrifice, j'ai, sur la table de chevet, laissé volontairement ma Bible ouverte, un signet glissé entre les pages consacrées à Judith, l'héroïne dont j'admire le courage. J'ai lu une dernière fois ce chapitre que je connais par cœur : « parée d'une beauté merveilleuse dont le Seigneur l'avait douée, Judith sortit de la ville pour se rendre à la tente d'Holopherne ». Il raconte comment la jeune veuve

sauva son peuple de la barbarie des Assyriens en tranchant la tête du sanguinaire général Holopherne.

Ses paroles dans la Bible résonnent en moi et m'encouragent.

« Je vais accomplir une action dont le souvenir se transmettra aux enfants de notre race, d'âge en âge, annonce-t-elle. Ne cherchez pas à connaître ce que je vais faire. Je ne vous le dirai pas avant de l'avoir exécuté ».

Comme elle, je tuerai pour sauver, non pas Béthulie et le peuple d'Israël, mais la République, pour que vive ma patrie.

Judith, montre-moi la voie.

Dieu nous ordonne : « Tu ne tueras point. » Mais il a désigné Judith pour accomplir sa justice divine. Cela veut bien dire que ce n'est pas tuer que de trancher la gorge des assassins, quand il s'agit de sauver son peuple. Il a guidé le geste de Judith, comme il guidera, je le crois, le mien.

Pour m'en convaincre encore, je m'arrêterai tout à l'heure à l'hôtel d'Escoville, qui se trouve juste à côté du relais de poste d'où je partirai pour Paris. Cette demeure possède une belle cour intérieure ouverte aux passants. On peut y voir, nichée dans une alcôve creusée dans la façade ouest, une sculpture en pied de Judith. Elle tient d'une main la tête d'Holopherne pendue par les cheveux, de l'autre le cimenterre encore sanglant par lequel l'homme a péri. Son allure altière, son regard fier et loin-tain tourné vers l'Olympe, impressionnent. Je veux fixer cette image. Je veux qu'elle m'accompagne et soutienne mon bras lorsqu'il me faudra agir.

Il est l'heure de fermer la porte de ma chambre, d'embrasser ma tante et de rejoindre le relais de poste. Plus rien ne me retient. Hier je me suis rendue chez mes amies. Elles n'ont pas compris que mon au revoir était en vérité un adieu. Je leur ai annoncé que je partais quelques jours chez mon père à Argentan.

Elles n'ont pas remarqué l'intensité de mon regard, la solennité de mes propos, la fougue de mon étreinte. Elles n'ont pas perçu ma solitude, si profonde et douloureuse, en vérité.

À mon père, j'ai écrit ce matin que je partais pour l'Angleterre.

Je vous dois obéissance, mon cher Papa, cependant je pars sans vous voir parce que j'aurais trop de douleur, je vais en Angleterre parce que je ne crois pas qu'on puisse vivre en France heureux et tranquille bien longtemps. Quand vous recevrez cette lettre, je ne serai plus en ce pays, le Ciel nous refuse le bonheur de vivre ensemble comme il nous en a refusé bien d'autres, il sera peut être plus clément pour notre patrie. Adieu, mon cher Papa, embrassez ma sœur pour moi et ne m'oubliez pas. Ce 9 juillet, Corday.

Nul ne doit connaître mon projet. Je veux épargner les miens, qu'ils ne puissent pas être considérés comme complices de mon geste.

Les chevaux sont impatients. Ils piaffent, car ils sentent le départ. Les commis ont chargé la turgotine. Les voyageurs se massent au pied de la diligence. Nous nous saluons brièvement. Au signal du cocher, on nous demande de gagner nos sièges en priant les dames de grimper les premières. J'ai pris appui à mon tour sur le marchepied pour me hisser dans la voiture. Une fois à l'intérieur, j'ai pesté de n'avoir pas eu le réflexe de réserver une place près des portières. Je me retrouve coincée au centre de la banquette, serrée sur ma droite comme sur ma gauche. Les hommes se sont installés face aux dames. Nous sommes prêts à partir.

Vingt minutes plus tard, la diligence a franchi l'octroi. La silhouette familière de l'Abbaye-aux-Dames s'estompe derrière

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

admettre que cette ville immense et inconnue m’effraie. Je progresse à l’aveugle dans les ruelles serrées du quartier. La chaleur est accablante. Les bruits m’étourdissent, la puanteur qui monte de la rigole me suffoque. Le crottin n’a pas encore été relevé, il nage aux côtés d’étrons, à la surface d’une eau fangeuse dans laquelle on devine les immondices du matin jetées depuis les fenêtres des immeubles et que les ramasseurs n’ont pas encore nettoyées. Je presse mon mouchoir sur le nez. Je tâche de tenir le haut du pavé et sautille pour éviter de salir mes souliers. Je parviens au carrefour que l’on m’a indiqué. À l’angle, un rôtiiseur vend des restes de volaille et propose des bols de jus de viande. Je lui demande si je suis arrivée. Il acquiesce en pointant, pour désigner l’adresse, une pique ruisselante de gras.

« Tu y es, citoyenne ! C’est ici. »

Je frémis en pensant que ces broches sur lesquelles cuisent les poulets sont les mêmes que celles qui servent à empaler les têtes des victimes de Marat.

Le domicile du député Lauze de Perret est un immeuble, dont l’élégante façade me rassure. Je frappe sans hésiter, et suis quelque peu décontenancée de voir apparaître deux fillettes au lieu du député que je m’attendais à rencontrer.

– Est-ce bien ici que réside monsieur Lauze de Perret ?

– Nous sommes ses filles, m’indiquent-t-elles. Il n’est pas là. Il sera de retour à cinq heures, si vous voulez le voir. Au fait, ajoutent-t-elles, il convient désormais d’appeler notre père, monsieur Duperré.

Je donne mon nom, le mot d’introduction, ainsi qu’un paquet de revues que monsieur Barbaroux m’a remis pour son ami et je précise que je repasserai.

Je décide de ne pas retourner à la pension, mais de marcher jusqu'au fleuve tout proche, que je souhaite admirer. Cependant je ne parviens pas à m'intéresser au trafic des chalands qui débarquent leurs marchandises. Mon esprit tout entier reste accaparé par mon entreprise. J'ai hâte de voir ce Duperret, d'aller à la Convention pour en découdre avec Marat. Mon impatience grandit au fil des heures.

Je sais que le compte à rebours a commencé.

À l'heure dite, je me présente à nouveau au domicile de Duperret. Cette fois-ci, un domestique m'introduit.

Le député me reçoit. C'est un honnête homme, affable. Pour m'entendre, il a abandonné quelques instants les convives avec lesquels il dînait. Je lui explique l'objet de ma venue. Il m'écoute avec intérêt, surtout lorsque je lui donne des nouvelles de ses amis de la Gironde réfugiés à Caen. Il ne me cache pas la difficulté de ma requête, tant la situation est confuse en ce moment dans Paris. Aimablement, il se propose de m'accompagner le lendemain au ministère de l'Intérieur et de m'introduire auprès du ministre Garat à qui je soumettrai le cas de mon amie Alexandrine de Forbin. Mes affaires avancent.

La journée de ce vendredi s'annonce exaltante. Nous avons rendez-vous, à dix heures. Je me sens particulièrement calme et reposée après une nuit d'un sommeil pour une fois sans cauchemar. Cela ne m'était pas arrivé depuis longtemps, la fatigue du voyage sûrement. Pour me rendre au ministère, j'ai coiffé mon chapeau haut de forme, sur lequel j'ai épinglé, bien en vue, ma cocarde tricolore. Je veux faire bonne impression. J'éprouve quelque fierté à rencontrer un ministre de la République, cela suppose des égards. Monsieur Duperret arrive, ponctuel et m'invite à le suivre. Nous nous dirigeons à pied vers la rue Neuve-des-Petits-Champs, où se situe le ministère. Le député salue au passage des personnes de sa connaissance, je

vois bien que l'homme est estimé. Je suis ravie d'être en la compagnie de ce personnage important que l'on respecte. Mais quelle n'est pas ma déception en arrivant au ministère de voir mon député éconduit par l'huissier. Soudain, plus personne ne semble le connaître. Je questionne :

– Que se passe-t-il ?

– Le ministre ne peut nous recevoir, m'annonce monsieur Duperret, la mine soucieuse.

– Y-a-t-il une raison à cela ?

– La préparation de la fête anniversaire de la prise de la Bastille occupe sans doute monsieur Garat, à moins que ce ne soient de nouveaux faits. Il s'en produit à chaque instant.

Je vois bien que les explications du député sont hésitantes. Son front s'est assombri.

« On doit juger treize conspirateurs qui ont attenté ces jours-ci à la vie du Conventionnel, monsieur Bourdon. Le député est indemne, mais il réclame justice, tout bonnement la mort de ces hommes. Il ne s'agit pourtant que de simples agités, en vérité pas bien méchants, m'explique-t-il. La sentence doit être rendue par le tribunal demain samedi. Je suppose que le ministre traite du complot, alors qu'il faudrait adopter le parti de l'apaisement. »

J'acquiesce, reconnaissant dans ces sages paroles les idées que je partage.

« Tenez, regardez, murmure-t-il, en désignant un groupe d'hommes quittant le bureau du ministre avec des airs importants, ce sont les membres du tribunal révolutionnaire. Il y a là, le président Montané, les juges Foucault et Roussillon. »

Se penchant à mon oreille, monsieur Duperret chuchote d'une voix grave :

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

d'émotion, mais des bruits de voix venant de l'intérieur, me déconcentrent.

« Il est temps de m'annoncer et de faire face au destin », me dis-je en tirant le cordon de la sonnette.

De pas se rapprochent, on tire le loquet, la porte s'ouvre, libérant une odeur suffocante de soufre.

Une tête de femme, puis une deuxième apparaissent dans l'entrebâillement. Elles ont des mines affreuses et me font l'effet de Cerbère défendant l'entrée des Enfers.

– C'est pourquoi ? questionne d'un air revêche la plus âgée.

– Je voudrais voir le citoyen Marat.

– Impossible, répond-elle. Le citoyen est malade et ne reçoit pas.

Quelque peu désarçonnée, je balbutie : « Quand pourrai-je le voir ? Je dois absolument lui parler. »

Mais la commère, forte de son droit, repousse la porte.

J'insiste : « J'ai des informations très importantes à lui communiquer. »

La deuxième femme s'y met à son tour et me renvoie sur le palier. Elle répète, en me fermant la porte au nez :

« Marat ne reçoit pas. Il est inutile de revenir. »

Je suis désappointée et furieuse d'avoir été éconduite.

Qui sont donc ces femmes pour m'empêcher d'approcher Marat ? Leur attitude est trop familière et sûre d'elles-mêmes pour appartenir à la domesticité. Elles sont certainement parentes de Marat, elles ont sa laideur.

Je n'avais pas prévu ce barrage. Dépitée, je redescends l'escalier à contrecœur, en comptant les marches, une à une, rechignant à quitter les lieux. Vingt-cinq marches seulement me séparent du but. Je me retrouve finalement dans la rue à ruminer

la situation. Je rôde au pied de l'immeuble en observant les fenêtres derrière lesquelles, je le sais maintenant, vit Marat. Je l'imagine à sa table de travail, préparant de nouvelles monstruosité, ou, trop souffrant, dictant ses sentences criminelles depuis son lit. Dans tous les cas, il est là, à portée de mon bras. Qu'il ne compte pas sur ma pitié, en a-t-il seulement eu, lui, pour ses victimes ? Je ne peux concevoir d'être si près du but et de devoir m'en retourner. Il n'est pas dans mon caractère de renoncer. Je me ravise donc, et décide de revenir à la charge. Je traverse la rue et passe une nouvelle fois sous le porche, prête à remonter quatre à quatre les escaliers et à en finir. Mais la concierge, cette fois, me barre l'accès et décrète que je ne peux m'introduire sans être attendue. Elle me prie de rebrousser chemin.

Je m'incline, pour ne pas la rendre soupçonneuse, et me résous à rentrer à l'hôtel de la Providence. Au calme, je trouverai bien une solution pour forcer cette porte.

CHAPITRE 35

JE SUIS LE GLAIVE

« À ce seul nom de Cid ils trembleront d’effroi... »
(*Le Cid*, acte V, scène 7)

De retour dans ma chambre, je marche de long en large pour apaiser mes nerfs. Je suis affreusement tendue. Je dois réfléchir à la manière de franchir l’obstacle du matin. Un plan me vient à l’esprit : il me faut m’adresser directement au tyran.

« Oui, c’est cela la solution, que Marat commande à ses gardiennes de m’ouvrir sa porte. Elles obéiront à ses ordres », me dis-je. Marat, qui se nourrit de cabales, appréciera de connaître quelques révélations imaginaires que j’aurai à lui faire. La ruse me paraît bonne.

Je m’attable et rédige aussitôt le sésame qui m’ouvrira la voie :

Je viens de Caen, votre amour pour la patrie doit vous faire désirer connaître les complots qu’on y médite. J’attends votre réponse.

Je confie le billet au garçon d’hôtel pour qu’il le porte immédiatement à la petite poste. Marat l’aura reçu en fin de journée, je pourrai alors me présenter à son domicile et être, cette fois-ci, reçue.

« Voilà, c’est chose faite. Plus que quelques heures et je

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

André-Castelot.

Le Roman de Budapest, Christian Combaz.

Je serai la princesse du château, Janine Boissard.

Mes chemins secrets, Jacques Pradel.

Le Roman de Prague, Hervé Bentégeat.

Le Roman de l'Élysée, François d'Orcival.

Le Roman de Tolède, Bernard Brigouleux et Michèle Gayral.

Le Roman de l'Italie insolite, Jacques de Saint-Victor.

Le Roman du Festival de Cannes, Jacqueline Monsigny et Edward Meeks.

Le Roman des amours d'Elvis, Patrick Mahé.

Le Roman de la Bourgogne, François Céséra.

Le Roman de Rio, Axel Gyldén.

Le Roman de la Pologne, Beata de Robien.

Les Fabuleuses Histoires des trains mythiques, Jean-Paul Caracalla.

Les Romains de Venise, Gonzague Saint Bris.

Le Mystère des Tuileries, Bernard Spindler.

Le Roman de la Victoire, Bertrand de Saint-Vincent.

Le Roman de Québec, Daniel Vernet.

Le Roman de Mai 68, Jean-Luc Hees.

Le Roman d'Israël, Michel Gurfinkiel.

Le Roman de Bruxelles, José-Alain Fralon.

Le Roman de Pékin, Bernard Brizay.

Obama, Le Roman de la nouvelle Amérique, Audrey Claire.

Le Roman de mes chemins buissonniers, Jean-Pierre Fleury.

Le Roman du désert, Philippe Frey.

Le Roman d'un pianiste, Mikhaïl Rudy.

Le Roman de Bretagne, Gilles Martin-Chauffier.

Le Roman de Madrid, Philippe Nourry.

Le Roman de Cuba, Louis-Philippe Dalembert.

Le Roman de Marrakech, Anne-Marie Corre.

Le Roman du Mexique, Babette Stern.

Le Roman du Vatican secret, Baudouin Boallert et Bruno Bartoloni.

Le Roman de Nice, Jean Siccardi.

Le Roman de Saint-Tropez, Nicolas Charbonneau.

Les Amours de Hollywood, Pierre Lunel.

La Grande Épopée de la traversée de la Manche, Albéric de Palmaert.

Le Roman de la chanson française, David Lelait-Helo.

Le Roman du Jardin du Roy, Philippe Dufay.

Le Roman de l'âme slave, Vladimir Fédorovski.

Le Roman du loup, Claude-Marie Vadrot.

Le Roman de l'Inde insolite, Catherine Golliau.

Le Roman du cinéma français, Dominique Borde.

Le Roman de Belgrade, Jean-Christophe Buisson, prix de la Fondation Kari c 2010.

Le Roman de Tolstoï, Vladimir Fédorovski.

Le Roman de la Rome insolite, Jacques de Saint Victor.

Le Roman de Saïgon, Raymond Reding.

Le Roman de Napoléon III, Christian Estrosi et Raoul Mille.

Le Roman de Biarritz, Sylvie Santini, prix des Trois Couronnes 2010.

Le Roman de l'Orient insolite, Bernard Saint Bris.

Le Roman des maisons closes, Nicolas Charbonneau et Laurent Guimer.

Le Roman de Sissi, Elisabeth Reynaud.

Le Roman des Marins, Laurent Mérer.

Le Roman des Provinces, Jean Siccardi.

Le Roman de Hemingway, Gérard de Cortanze.

Le Roman des papes, Bernard Lecomte.

Le Roman des morts secrètes de l'Histoire, Philippe Charlier.

Les Romains du Mont Saint-Michel, Patrice de Plunkett.

Le Roman de la Louisiane, Jacqueline Monsigny et Edward Meeks.

Le Roman de l'espionnage, Vladimir Fédorovski.

Le Roman du Juif universel, Elena Bonner, André Glucksmann.

Le Roman de Raspoutine, Vladimir Fédorovski, Grand Prix Palatine du roman historique 2012.

Le Roman des aventuriers, François Cérésa.

Le Roman du Siècle rouge, Alexandre Adler, Vladimir Fédorovski.

Le Nouveau Roman de l'Élysée, François d'Orcival.

Le Roman de la Syrie, Didier Destremau, Christian Sambin.

Le Roman de la gauche, Hervé Bentégeat.

Les Romains de la Corse, Angèle Paoli, Paul-François Paoli.

Le Roman de Londres, Nelson Monfort.

Le Roman du Rock, Nicolas Ungemuth.

Mississippi. Le roman fleuve de l'Amérique, Bernard Brigouleix, Michèle Gayral. *Le Roman du parfum*, Pascal Marmet.

Le Roman des tsars, Vladimir Fédorovski.

Le Roman de Charles Trénet, Nelson Monfort.

Le Roman des héroïnes de Dieu, Louis Daufresne.

Le Roman du masque de fer, Michel Ruffin.

Le Roman de la Perestroïka, Vladimir Fédorovski.

Achevé d'imprimer par XXX
en XXX
N°d'imprimeur : XXX

Dépôt légal : décembre 2013

Imprimé en France